

[Faint, illegible text on a white rectangular label in the top left corner.]

209714
3

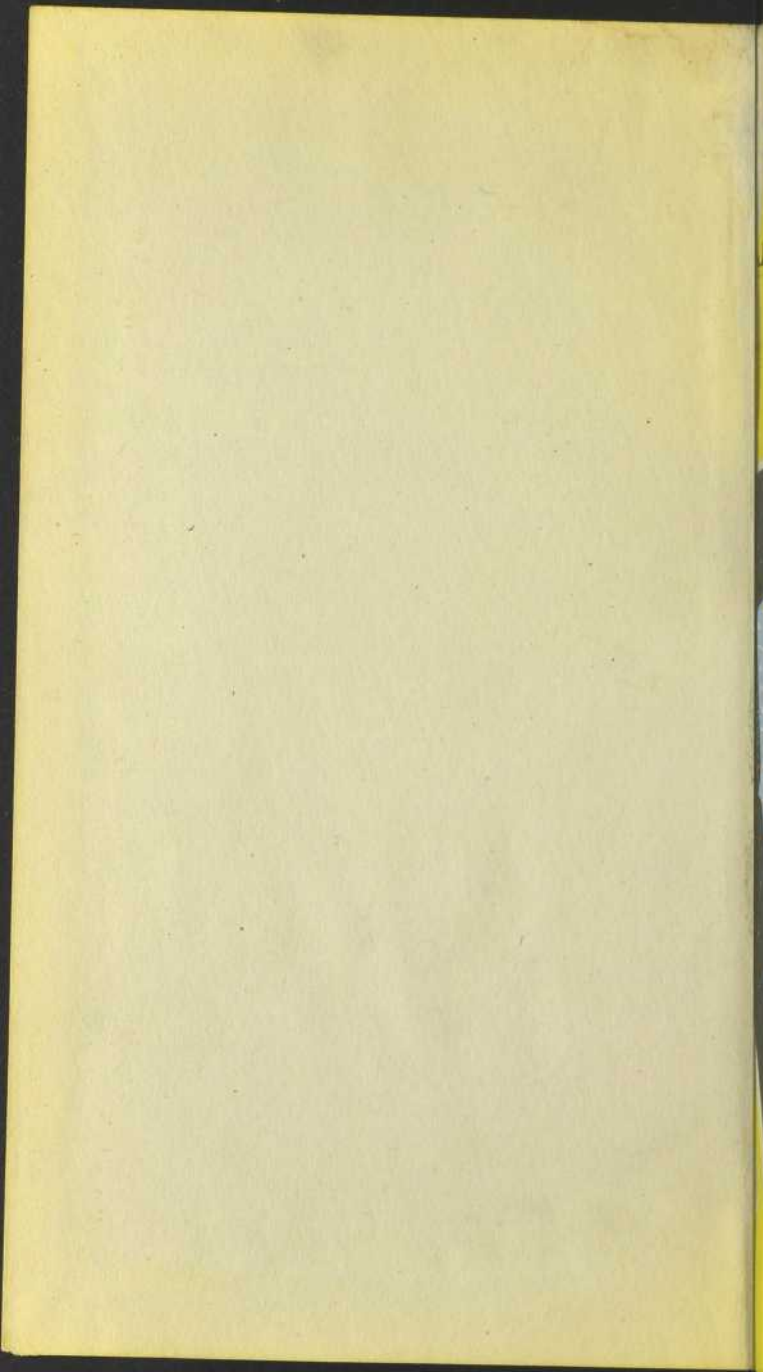
~~J-GATINEAU~~ J-CV



Bibliothèque Nationale du Québec

3-3-12-ZDM 6-51-38527 75700

1211-3.



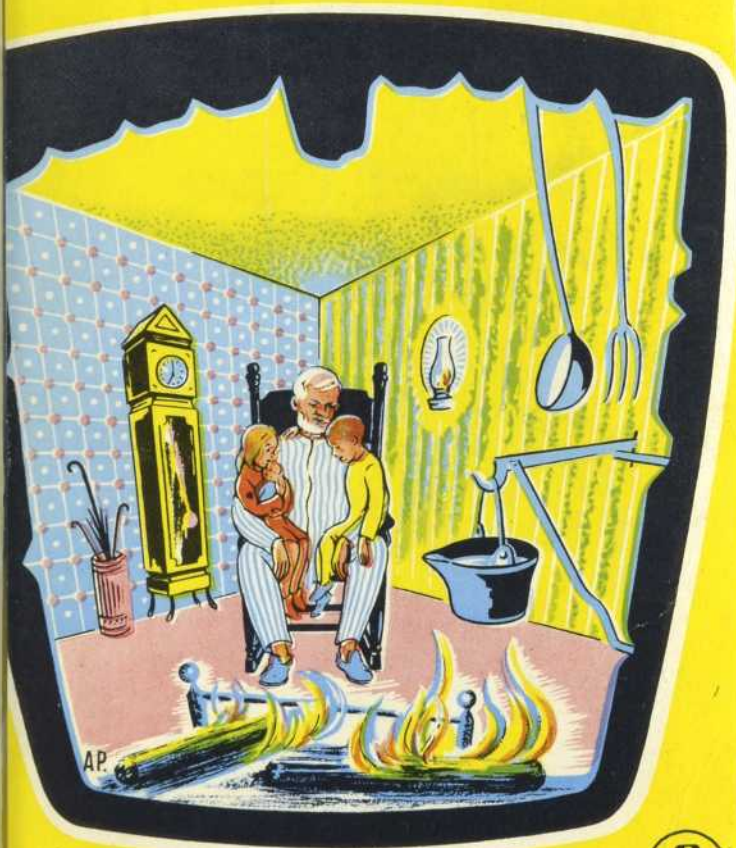
Les Contes du
Grand-Père Sept-Heures

LA BAGUE DE VERTU

MARIUS BARBÉAU

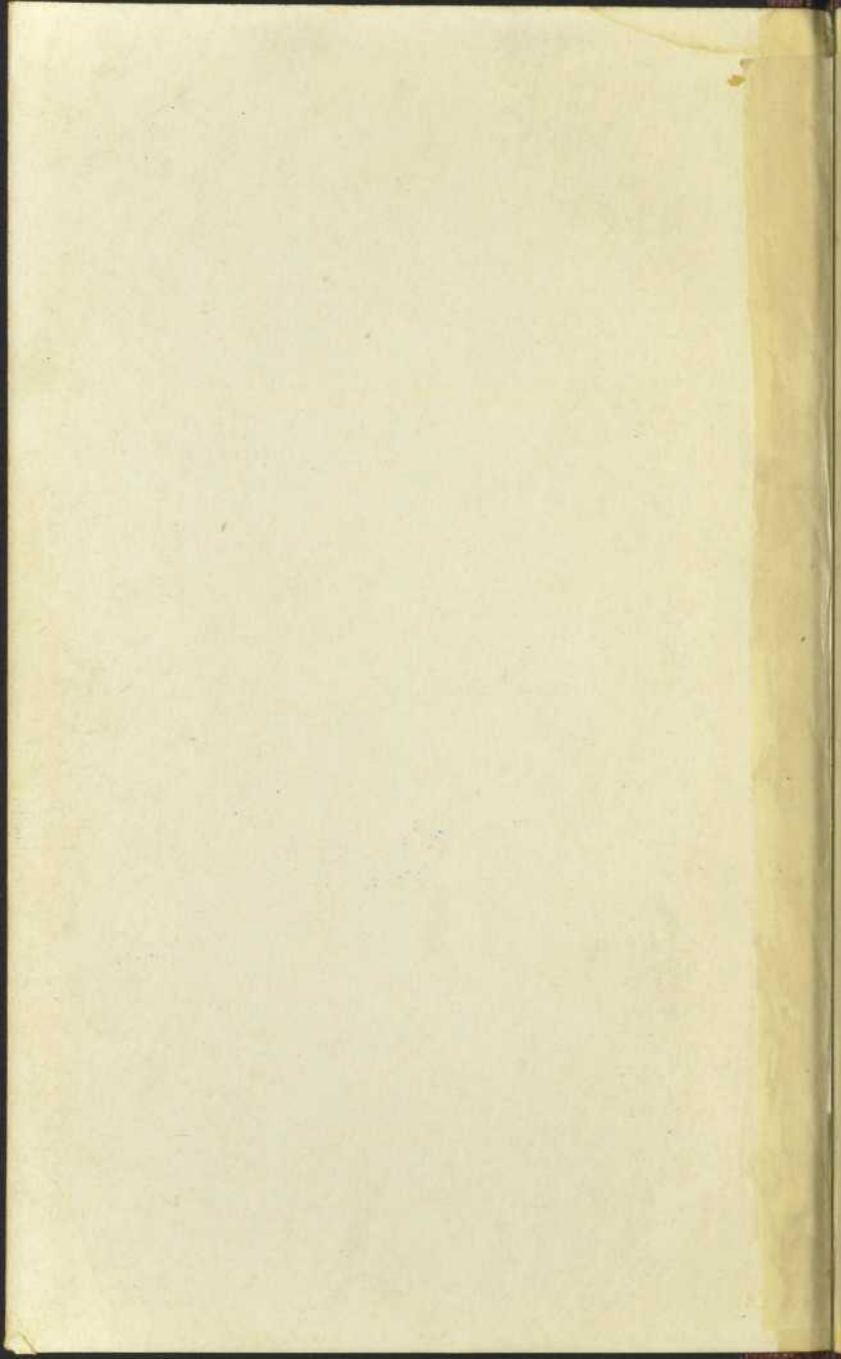
Illustrations de PHOEBE THOMSON

Dessin de la couverture par ARTHUR PRICE



CHANTECLER

6



~~J. GA~~
J-CY

LA BAGUE DE VERTU

RETIRÉ DE LA COLLECTION
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

BIBLIOTHÈQUE
DE
MONTRÉAL

P2

24.1

B3Ba

TS

275700

2003704916
TO
J. L. STRON

LA BAGUE DE VERTU

Il y avait, une fois, une pauvre veuve qui avait un seul enfant. Il s'appelait Jean.

A vingt et un ans, Jean apprend que la guerre vient d'éclater et il décide de prendre les armes comme simple soldat. Avant de partir, il dit :

— Ma mère, ayez bien soin de ma poule, qui est à couvrir, et de mon coq, qui garde la poule. Pendant mon absence, il ne faut pas les vendre ni les changer.

Pendant que Jean est à la guerre, trois fées viennent frapper à sa porte, chez la veuve :

— Bonjour, madame ! Auriez-vous par hasard un coq à vendre ?

— Pour le sûr, j'en ai un. Tous les matins, le fantasque, il me réveille avec son foutu cocorico. Mais que voulez-vous, il n'est pas à vendre, n'étant pas à moi, mais à mon fils qui est à la guerre. Il m'a bien recommandé de le garder jusqu'à son retour.

— S'il vous a recommandé de ne pas le vendre, vous pourriez tout de même le

changer pour un plus jeune qui vivra plus longtemps.

— Le vendre, le changer, le donner, ça revient au même. Ne m'en parlez pas !

Déçues, les fées s'en vont comme elles sont venues. Mais leur aînée ne lâche pas si tôt prise. Dès le lendemain matin, elle dit à ses sœurs :

— Voici une belle lampe d'argent. La veuve n'en a jamais vue de pareille. Allons l'offrir en échange de son coq. Peut-être sera-t-elle tentée de l'accepter.

Se présentant de nouveau chez la vieille femme, les fées lui montrent la lampe, qui reluit comme un bijou tout neuf.

— La mère, disent-elles, une riche lampe comme celle-ci vous serait bien plus utile qu'un coq. Elle vous permettrait de veiller le soir et, le matin, elle ne vous empêcherait pas, comme fait le coq, de dormir. Pourquoi ne pas l'échanger ?

— C'est vrai, répond la veuve. Je n'ai pas même une chandelle pour m'éclairer, le soir. Mais j'ai promis à mon garçon de ne pas le vendre, ni de l'échanger. Inutile de revenir m'en parler !

Deux fois plus déchues que la veille, les fées s'en retournent la tête entre les jambes.

Le temps passe, les mois et les années s'écoulent, et Jean ne revient pas. C'est

à croire qu'il a perdu la vie à la guerre. Un jour, la plus jeune des fées dit à ses sœurs :

— Moi, je suis résolue d'aller acheter le coq.

Et elle s'en va seule chez la veuve ;

— Madame, de ce train-là, votre coq va mourir avant le retour de votre garçon. Pourquoi ne pas me le vendre pour un écu d'or. Ça vous sera utile à quelque chose.

La vieille femme, qui n'en menait pas large, consent à vendre le coq. Qu'il n'en soit plus parlé ! La fée apporte l'oiseau à ses sœurs, qui en sont joyeuses. Elles le portent à leur servante, à la cuisine, en disant :

— Rosalie, fais cuire le coq tout rond, avec la tête, et que rien n'y manque.

A l'heure du repas, un petit quêtueux frappe à la porte de la cuisine et demande les miettes à manger. La servante, qui a bon cœur, prend la tête du coq, qu'elle a tranchée toute crue et la donne au passant.

— Merci ! dit-il en l'acceptant, puis il se rend droit chez la veuve, mère de Jean.

— Tiens, grand-mère, la servante m'a donné la tête d'un coq à manger. Elle ne s'est pas dérangée pour la faire cuire. Donnez-la à votre chatte !

La vieille femme prend la tête de coq, la regarde et, prise de remords en pensant à son fils, elle la serre dans sa commode.

Ne voilà-t-il pas que, le lendemain, Jean revient de la guerre.

— Et mon coq ? demande-t-il à sa mère en entrant :

— Ton coq ? Mon pauvre enfant. Ne m'en parle pas. Je te croyais parti à tout jamais. Aussi je l'ai vendu aux vieilles fées.

— Ma mère, je vous avais pourtant dit de le garder jusqu'à mon retour.

— Elles passaient leur temps à me déranger. Il leur fallait le coq à tout prix.

— Quelle pitié, ma mère ! Si au moins vous aviez conservé la tête.

— Garder la tête ? Mon cher garçon, la voilà. Je l'ai serrée dans ma commode.

Elle remet à Jean la tête du coq. Il la reconnaît ; de son couteau, il la fend en deux, y retire la bague d'or qui s'y trouve et se la passe au doigt. C'est une bague de vertu. Il frotte la bague et souhaite posséder le plus beau château du royaume. Aussitôt désiré, le château apparaît brillant en étincelles, suspendu au firmament par quatre chaînes d'or et de diamants. C'est une vraie merveille.

Le roi, passant par là avec un valet, se frotte les yeux de surprise et s'écrie :

— Sainte mère, qu'est-ce que je vois là ! Jamais il n'y a rien eu d'aussi beau sur la terre.

Il demande à son valet le nom du sei-

gneur qui habite ce château et, à défaut de réponse, il l'envoie frapper à la porte pour se renseigner.

Sans plus de façon, Jean sort de son château et vient dire au roi son nom: Jean tout court.

Le roi s'exclame:

— Ah ! c'est toi Jean Tout-Court ! Viens, ce soir, souper chez moi. Faisons connaissance.

Jean répond:

— Je sais qu'il est d'usage de se rendre à la parole d'un roi. Mais pour une fois, je ne peux pas accepter votre invitation. Venez plutôt dîner à mon château demain midi !

Le roi se dit qu'il doit avoir affaire à un bien grand monarque pour en recevoir une pareille réponse. On n'a jamais jusqu'ici refusé une invitation de lui.

Le lendemain, il dit à la vieille reine et à leur fille la princesse de s'habiller et de se parer comme aux grands jours de fête.

Sur le point du midi, Jean frotte sa bague de vertu et souhaite: « Que la plus belle table soit ici dressée et garnie des meilleurs mets de la terre. »

Sitôt souhaité, sitôt fait. Le roi, la reine et leur fille, s'asseyant à table, en ont les yeux écarquillés. Revenu de sa surprise, le roi demande à son hôte:

— Jeune roi Jean Tout-Court, je ne peux pas comprendre comment vous avez en si peu de temps, sans permission, osé bâtir à ma porte votre château.

— Monsieur le roi, pour moi, ce n'est rien du tout. Je peux en faire bien d'autres. Mais il ne faut pas exagérer. Je ne suis ni riche, ni puissant. Je vis tout seul ici avec ma vieille mère. Elle est à la cuisine.

— Vous avez beau dire, répond le roi, je m'en tiens à ce que je vois. Vous devez être le seul au monde qui puissiez en faire autant.

Comme Jean est humble et sans façon, le vieux roi le trouve conciliant, gentil, beaucoup de son goût. Tourne et puis tourne, à la fin il aboutit à la question qui l'intéresse :

— Etes-vous marié ?

— Non, je suis encore garçon à marier.

Le roi ne sait comment s'y prendre pour lui proposer sa fille en mariage. À la fin il la lui offre quasiment — la veux-tu, la voilà !

Petit Jean trouve la princesse bien belle, bien avenante. Il ne demande pas mieux que de l'épouser. La noce s'est faite en un tournemain. Dans ce temps-là on n'y allait pas par quatre chemins !

Peu après le mariage, le roi dit à son gendre :

— Mon Jean, il n'y a rien que j'aime au-

tant que faire un tour de chasse, dans mes forêts. Y viendrez-vous avec moi ?

— Oui, allons-y ! répond Jean qui n'était jamais allé à la chasse.

Ils se grèyent pour huit jours de chasse — tout un manège ! Et ils partent à cheval. Jean, dans le brouhaha, oublie sa bague de vertu à la tête de son lit. Elle y reste fixée à un clou d'argent. La méfiance, faut le dire, n'est pas de sa nature.

Pendant leur absence, un bon matin, les trois vieilles fées, aux aguets comme toujours, viennent frapper à la porte du château suspendu au firmament par quatre chaînes d'or. La jeune princesse leur ouvre en disant :

— Que vous faut-il, mesdames ?

— Nous échangeons des choses neuves pour des vieilles. Tout ce qui est vieux fait notre affaire.

— Ici tout est flambant neuf, répond la princesse.

— N'auriez-vous pas par hasard de vieilles bagues à troquer pour des neuves ?

— Il n'y en a qu'une qui commence à ternir. Ma foi, il est temps de la changer — elle a dû faire son temps.

En voyant la bague de vertu, les fées ne manquent pas de la reconnaître. Elles en donnent trois, toutes neuves et luisantes, en échange, et elles se hâtent de repartir. Ren-

dues chez elles, elles frottent la bague de vertu et souhaitent que le château de Jean soit fondu et morfondu comme s'il eût été de glace exposée au soleil d'été. Voilà le château réduit en eau. La princesse se trouve enfoncée dans un borbier jusqu'à la taille.

Le roi et son gendre, revenant de la chasse, sont bien surpris. Regardant de tous côtés, ils voient la princesse en détresse et la retirent de là, mi-morte.

Jean, tout mortifié, dit au roi :

— Ma femme a dû vendre ou échanger ma bague. Je l'avais oubliée à la tête de mon lit.

— Je crois plutôt, répond le roi, que ton château était de glace. Il s'est bâti trop vite. Le voilà bel et bien fondu.

— Monsieur le roi, je crois que ma femme m'a trahi.

— Ma fille n'a jamais trahi personne. Elle est honnête. Je la reprends. Quant à toi, mon jeune homme, tu mérites une punition. Mes sujets vont se réunir sur la grand-place, et choisir le châtiment que tu mérites.

Aussitôt la foule rassemblée, un baron crie :

— C'est un faux prince, brûlons-le à petit feu.

Un autre poursuit :

— Non, noyons-le !



MONTREAL.

DEPARTMENT OF
30
JANUARY

Un troisième :

— Déportons-le à l'île aux Rats, qu'il y soit dévoré tout vif.

Les ayant écoutés, le roi déclare :

— Je consens à le faire déporter à l'île aux Rats, pour qu'il n'en soit plus parlé.

Il fait équiper une barque et commande à Jean :

— Imposteur, allons, embarque !

Jean, avant de partir, demande :

— Sire mon roi, vous plairait-il de m'accorder une grâce ? Ce sera la seule et la dernière. Permettez-moi d'apporter mon gros chat, Griffon.

— Apporte-le, ton Griffon. Quelle différence ça peut-il faire ? Tu n'en as pas long à jouer de ton reste.

Jean appelle Griffon, qui saute dans la barque en miaulant. Il renifle comme s'il a senti quelque chose au large.

La barque à voile les a bientôt transportés à l'île au Rats. Mais les valets du roi ne peuvent pas accoster, tant les rats y sont féroces et nombreux. Comme des démons incarnés, il cherchent à se lancer sur la barque, pour dévorer les hommes à bord.

— Mon Griffon, dit Jean, si tu peux sauver la vie à ton maître, il n'y a pas de temps à perdre.

Griffon répond :

— Vous n'avez rien à craindre.

— S'il le faut, je mourrai en brave. Mais en attendant, lance-toi ! Divertis-toi, dans l'île !

Griffon se rue parmi les rongeurs et se met à jouer des griffes et des dents, en maître matou qu'il est. Jamais on n'a vu pareil carnage. Il détruit par douzaines, par centaines, les rats qui tombent à la renverse, par piles. La peur finit par saisir les survivants qui, de désespoir, se retournent vers leur roi.

— Arrêtez, arrêtez, monsieur, prie le roi des Rats ! Rappelez votre bête ! De ce train-là, il va exterminer tout mon peuple.

— Pourquoi le rappeler ? Les rats voulaient me dévorer tout vif.

— Ils ne vous feront aucun mal, je vous le promets.

Lâchant un cri, Jean commande :

— Griffon, encore un coup ! Pour mon goût, il y a encore trop de rats dans l'île.

Griffon se rue encore une fois. Mille rats tombent du coup, griffés à mort.

Epouvanté, le roi se confond en lamentations :

— Monsieur Jean, rappelez votre bête, je vous en supplie. Mon peuple sera à jamais soumis à vos quatre volontés.

Jean, rassuré, siffle entre ses doigts :

— Mon bon Griffon, tu as gagné la vic-

toire. Il est temps de te calmer. Reviens ici !

Le chat, en se léchant les babines, se présente à son maître et se couche à ses pieds. Le roi des Rats, revenu à ses sens, veut bien savoir une chose :

— Pourquoi, monsieur Jean, êtes-vous venu à mon île ? Personne, hors vous, depuis cent ans n'a osé y débarquer.

— La raison, c'est que le malheur me poursuit. Le roi, mon beau-père, m'a condamné à la destruction. J'avais un beau château, brillant, suspendu à quatre chaînes d'or, juste en face de celui du roi. Après avoir épousé la princesse, je suis parti à la chasse avec son père. Pendant mon absence, ma femme a dû me trahir en remettant la bague de vertu aux trois fées qui veulent ma perte. C'est à cette bague que je dois tout. Il me suffisait de souhaiter tout ce que je voulais pour qu'elle l'accomplisse.

— Ah oui ! remarque le roi des Rats, j'ai entendu parler de cette fameuse bague. Il n'y en pas deux pareilles au monde.

— Roi des Rats, mon ami ! Si tu veux bien retrouver ma bague et me la remettre, sois assuré de ma reconnaissance. Je puis te faire du bon. Sinon, mon Griffon sera bientôt pris d'un nouvel appétit. Il lui faudra bien se rassasier quelque part.

— Monsieur, patientez ! Si votre bague

n'est pas cachée dans mon royaume, elle pourrait bien l'être dans celui des Souris, qui est voisin. Les fées, je sais, sont leurs bonnes amies.

Le roi des Rats fait atteler quatre mulots à son carosse pluché, appelle à lui la souris blanche qui est son cocher, et il se dirige en grand gala vers le royaume des souris.

Voyant s'approcher le roi des Rats, la reine des Souris s'écrie !

— Roi mon ami, qu'est-ce qui vous amène comme ça sur les six brises ?

— Reine des Souris, mon amie, j'ai bien des traverses à vous raconter. Mais le temps presse. Une bête monstrueuse dévore mon peuple et son maître vient de m'annoncer que nous y passerons tous jusqu'au dernier si je ne retrouve pas la bague que les trois fées lui ont enlevée.

La reine des Souris, bien chagrine en apprenant cette nouvelle, penche la tête et dit :

— La bague n'est pas sur mon terrain. Mais ma voisine, la reine des Grenouilles, pourrait bien en savoir plus long que moi.

Déçu, mais encouragé, le roi des Rats s'en retourne à Jean, pour s'assurer qu'il ne perd pas patience. Il lui rapporte :

— Monsieur, la bague, pour le certain, n'est pas au pays des Souris. Mais la reine des Grenouilles doit en savoir quelque cho-

se. C'est ce que me dit la reine des Souris, ma voisine.

Jean répond :

— C'est donc la reine des Grenouilles qui peut me sauver, et toi aussi. Pour y réussir il lui faudra envoyer à sa recherche quatre rats, quatre souris et quatre grenouilles. Tout dépend de son bon vouloir. Autrement, c'est la mort qui va passer par les trois royaumes. Griffon mettra tout à feu et à sang.

La reine des Grenouilles, renseignée par la reine des Souris, qui tient les dernières nouvelles du roi des Rats, s'empresse de répondre :

— Il ne reste plus qu'à essayer.

Elle appelle une vieille grenouille, sa fidèle servante, et dit :

— Toi qui connais tout, sais-tu où se trouve la bague de vertu que les fées ont prise chez maître Jean, gendre du roi ?

— A mon âge, je suis bien faible pour être de service.

— Je te donnerai une tartine de crème au sucre d'érable. Ça te ravigotera !

— Pas de refus ! Mais pour réussir il me faudra bien quatre grenouilles jeunes et belles.

Les reines des Grenouilles et des Souris, et le roi des Rats, envoient sur une goélette à voile quatre grenouilles jeunes et belles,

quatre souris blanches et quatre rats bien dentés. La goélette n'a pas sitôt atterri en face de la chaumière des fées, que l'équipage se glisse sur la plage et se dirige vers la porte, qui est entre-bâillée. L'aînée des fées est couchée sur un canapé, les yeux fermés, la bouche ouverte. La bague de vertu luit à son doigt. La chatte qui dort sous le poêle pourrait bien se réveiller. Elles le redoutent. Mais une petite souris blanche se faufile derrière le balai, dans le coin, et attend que le chat se réveille et sorte. Aussitôt qu'il est sorti, elle saute au doigt de la fée endormie, en fait tomber la bague, passe son cou dedans et l'apporte à la goélette.

On remet à la voile pour le pays des Grenouilles. En route, un rat qui n'avait pas froid aux yeux dit :

— C'est moi qui ai trouvé la bague.

— Poltron que tu es, ce n'est pas toi ! reprend la souris. Tu avais bien trop peur de la chatte endormie sous le poêle.

Pris de colère, le rat attrape la souris, en disant :

— Vilaine, donne-moi la bague !

— J'aime mieux la défendre de ma vie.

Elle saute, arrête un moment sur le bord, se retourne pour voir si on la poursuit, et ding, din, don, la bague lui échappe, tombe à l'eau.

Bien piteuse d'avoir perdu son trésor, la

petite souris retourne à la mère des Grenouilles, lui annoncer :

— La bague est tombée au fond de l'eau. C'est la faute du rat.

Comme on est en pleine nuit, la vieille Grenouille prend un aperçu sur une étoile, pour retrouver l'endroit, le lendemain. Puis, avant de retourner chez la reine, elle fait hisser un pavillon de deuil.

Les voyant revenir, le roi des Rats dit à la reine des Grenouilles :

— Ils sont en deuil. Ils ont dû avoir du malheur.

Débarquant la première, la vieille Grenouille accourt dire à sa reine :

— On a retrouvé la bague, puis on l'a perdue au fond de la mer, là-bas au large. Un rat a attaqué la petite souris, qui rapportait le trophée qu'elle avait gagné de la vieille fée. Il savait votre promesse de donner au gagnant une tartine de crème au sucre d'érable.

La reine dit aussitôt :

— Vieille plongeuse, es-tu capable, toi, de descendre au fond de la mer et de retrouver l'anneau perdu ?

— Ma reine, pour vous plaire je vais essayer.

Accompagnée de cinq grenouilles, la vieille se rend, la nuit suivante, au lieu où

la bague a tombé et où elle a pris l'aperçu sur une étoile.

— C'est ici, dit-elle. J'en juge par l'étoile.

Le lendemain au point du jour, le capitaine met une planchette sur le bordage de la goélette, y pose une petite grenouille et la fait doucement glisser à la mer. La grenouille plonge, cherche la bague au fond, nage d'un côté et de l'autre, mais elle ne trouve rien. Elle finit par se noyer.

Déçue et chagrinée, la vieille Grenouille déclare:

— Puisqu'il le faut, c'est moi qui dois y aller.

Elle plonge et reste longtemps, longtemps, sous l'eau. À bord on s'inquiète, on se demande:

— Va-t-elle, elle aussi, se noyer ?

Mais non, elle émerge vivante encore, la gueule remplie de vase. On la retire de l'eau. Une fois dans la goélette, elle vomit sur le plancher la bague de vertu. On fait hisser le pavillon de joie, qui flotte au vent pendant le retour chez la reine des Grenouilles.

La voyant approcher au loin, la reine dit au roi des Rats:

— Voyez le pavillon de joie: ils ont retrouvé la bague de vertu !

Aussitôt débarquée, la vieille grenouille apporte la bague à sa reine, en disant :

— Tenez, bonne reine, voilà la bague. Remettez-la à qui elle appartient.

La reine de répondre :

— Puisque c'est toi qui as réussi à libérer notre pays en retrouvant la bague, va toi-même avec le roi des Rats la reporter à qui de droit.

Apportant la bague à Jean, la vieille Grenouille dit :

— Monsieur Jean, voici la bague que vous désirez tant. Elle a été la cause de votre bonheur comme de votre malheur. C'est une fée qui l'a obtenue par trigaudeurie de votre femme. Elle a remis en échange trois bagues neuves, reluisantes.

— Ah ! s'écrie Jean, tout réjoui. Bonne reine des Grenouilles, c'est à vous que je dois tout ! Mille remerciements ! Comment puis-je vous en marquer ma reconnaissance ?

— Une seule chose, bon prince : A l'avenir laissez vivre en paix le royaume des Grenouilles.

La reine des Grenouilles prend son côté, maître Jean le sien. En route, il ajuste la bague de vertu à son doigt, la frotte en souhaitant :

— Que mon château revienne là où il

était devant le château du roi. Qu'il soit suspendu à quatre chaînes d'or.

Aussitôt souhaité, aussitôt suspendu.

Le roi, en se réveillant, le lendemain matin, aperçoit un château brillant devant le sien, et son maître s'y promène la tête haute.

— Comment ça se fait-il ? Encore un roi qui se bâtit un château en face du mien ! Ai-je la berlue ?

Sans prendre le temps d'appeler un valet à sa suite, il traverse le chemin et va demander à son nouveau voisin :

— D'où venez-vous, beau sire ?

— Ne me reconnaissez-vous pas ?

— Comment, c'est vous Jean Tout-Court ?

— Oui, c'est moi, votre gendre. Je suis venu vous redemander ma femme votre fille.

— Si j'ai eu raison de la reprendre, pourquoi vous la rendre ?

— Sire le roi, écoutez mon histoire !

— J'écoute. Mais cette fois-là, dites la vérité.

— Pendant que nous étions à la chasse, ma femme a échangé avec la fée ma bague de vertu pour trois fausses bagues. La fée, à l'aide de la bague, a souhaité que mon château fonde comme la glace fond au

soleil, et voilà comment vous avez trouvé ma femme enfoncée dans le borbier.

— Vous ne m'en direz tant ! fait le roi, tout surpris.

— Et vous, sire le roi, vous n'y avez rien compris, pas plus que ma femme. Elle ne connaissait pas la vertu de ma bague.

— Je vous en demande mille pardons. Quant à la princesse, vous vous arrangerez avec elle. Elle ne peut manquer, cette fois, d'avoir appris ce qu'est la bague de vertu. Elle en a assez souffert, pour ne plus l'échanger, pendant que nous retournerons à la chasse, vous et moi. Les gens qui vous condamnaient sans pitié, je vais les condamner à des châtimens exemplaires. Ceux qui voulaient vous faire brûler, ils brûleront à petit feu. Ceux qui demandaient à vous noyer, ils seront noyés à petites gorgées. J'ai pour mon dire : Oeil pour œil, dent pour dent !

— Pourquoi, sire le roi, tant leur en vouloir quand vous-même avez douté de moi ? N'ai-je pas retrouvé mon château ? Vous le voyez suspendu à quatre chaînes d'or.

Sans l'écouter, le roi compléta sa condamnation :

— Ceux qui vous ont fait déporter à l'île aux Rats, je leur rends la pareille : ils iront finir leurs jours à l'île aux Rats.

— Quant à ceux-là, reprend Jean Tout-

Court, je n'ai pas un mot à dire en leur faveur. S'ils n'ont pas la prudence d'apporter un bon matou, tant pis pour eux !

Ce conte finit par là. Le roi, son gendre et la princesse ont continué à vivre ensemble, sans que les vieilles fées se mêlent à leurs affaires. Faut dire que les fées ne font plus guère parler d'elles. Elles sont du temps passé.

Pour moi, j'ai pris le nom de Jean tout court. Si vous me trouvez ici sans château, ni princesse, c'est que j'ai perdu une bague de vertu et j'ai eu tant de misère que la moitié en est de trop. C'est pour ça, mes amis, que je cours le chemin du roi en redisant les contes du Grand-père Sept-Heures.

SALADE ET POMMES D'OR

Une fois, c'était un vieux bûcheron, sa vieille femme et leurs trois enfants — une fille et deux petits garçons. Les deux derniers s'appelaient Ti-Jean et Ti-Pierre.

Pendant qu'un bon jour le bûcheron faisait du bois à la corde, dans la forêt, un petit oiseau se présente à lui. Et le père se dit :

— Ah ! si je peux l'attraper pour mon Ti-Jean, j'en serai bien fier. Il aime tant les oiseaux.

Met la main sur l'oiseau et se dit :

— Cet après-midi, pas d'ouvrage ! Je vais l'apporter tout de suite à mon petit garçon.

Il descend à la maison et Ti-Jean n'en revient pas, tant il est content de son petit oiseau. Il n'en avait jamais vu d'aussi beau, un oiseau bleu clair, qui chante et qui turlute à cœur joie.

Le lendemain, le bûcheron remonte à la forêt en se disant qu'il voudrait bien trouver un autre oiseau, celui-là pour Ti-Pierre. Toute la matinée il bûche, mais à midi, il s'assied pour dîner. Pendant qu'il mange, qu'est-ce qu'il aperçoit ? Un autre oiseau, celui-là tout rouge.

— Ah ! si je peux le prendre, j'en serai encore plus fier. Mes petits garçons en auront chacun un. Ça les amusera du matin au soir.

Il saisit l'oiseau rouge et décide de redescendre à la maison, sans finir sa journée d'ouvrage. Ti-Pierre est content sans bout de son petit oiseau, qui chante et turlute sur tous les tons.

Ti-Jean et Ti-Pierre font deux cages de jonc et y enferment chacun son oiseau. Puis ils ne cessent pas de les écouter turluter. Rien n'a jamais battu ce ramage.

Qui passe par là ? Le fils d'un prince, en quête d'aventures. Il arrête et écoute,

lui aussi, les oiseaux chanter. Il en est ravi, lui qui s'y entend dans le langage des oiseaux. Comme il est instruit, il lit ce qui est écrit en lettres d'or sur l'aile de l'oiseau rouge: « Celui qui mangera mon cœur trouvera sous sa tête, tous les matins, cent écus d'or sonnante ». Sur l'aile de l'oiseau bleu, il lit: « Celui qui mangera ma tête sera couronné; il connaîtra le bonheur ». Le prince écoute encore les oiseaux dont le ramage l'émerveille, et il dit au bûcheron:

— Si vous me vendez ces oiseaux, j'épouserai votre fille.

Le prince est un bon parti pour sa fille. Faut bien peser sa proposition. Il demande donc à ses enfants:

— Êtes-vous prêts à vendre vos petits oiseaux au prince? Il offre en retour d'épouser votre sœur.

Ti-Jean et Ti-Pierre ne tardent pas de répondre:

— Un bon parti comme ça, il ne faut pas le faire manquer à notre sœur.

Ils consentent donc à la vente et le prince prend les cages, les porte à la cuisine et dit à la vieille femme:

— Bonne mère, tuez les deux oiseaux et faites-les cuire tout ronds dans la marmite. À midi juste, je reviendrai les manger. Puis il s'en va au salon courtiser la jeune fille, qui est charmée d'épouser un prince.

Pendant ce temps-là, les deux petits garçons entrent à leur cuisine, bien attristés d'avoir perdu leurs petits oiseaux. Ti-Jean dit :

— Moi, je mange le cœur du mien. Et il croque le cœur de l'oiseau bleu.

Ti-Pierre en fait autant. Croque la tête de l'oiseau rouge.

À midi juste, le prince entre à son tour à la cuisine, se penche sur le chaudron et, tout déçu, il dit :

— Madame, les oiseaux ne sont pas tels que je vous les ai donnés. À l'un il manque le cœur, à l'autre la tête.

— Mon bon monsieur, répond la mère, ce sont mes petits gars qui avaient bien du chagrin. Ils se sont consolés en mangeant, un le cœur, et l'autre la tête des deux oiseaux.

— Ils n'ont pas si mal choisi ! dit le prince, qui s'était cru plus fin qu'eux. Mais il aime déjà tellement leur sœur, qu'il se calme en disant au vieux bûcheron :

— Si vous voulez que j'épouse votre fille, chassez vos petits garçons, que jamais je ne les revoie de ma vie.

Le père rapporte ces dures paroles à Ti-Jean et à Ti-Pierre, pour savoir ce qu'ils en pensent. Ils répondent :

— Bon père, nous allons partir. Nous avons mangé le cœur de l'oiseau bleu et la

tête de l'oiseau rouge. Nous voilà tout changés. Nous marcherons donc tant que la terre nous portera.

Ils partent sur la grande route, marchent toute la journée. Le lendemain, ils suivent un sentier jusqu'au milieu de la forêt. Voient une vieille maison, frappent à la porte :

— Entrez !

Ils entrent et voient un vieillard avec sa femme aux cheveux blancs.

— Bonjour, bon père ! Bonjour, bonne mère !

— Où allez-vous donc de ce pas-là, mes petits gars ?

— Partis hier, de chez nos parents, nous devons marcher tant que la terre nous portera.

— Pauvres petits ! comme ça vous entendez vous établir nulle part. Mais si vous vouliez suivre un bon conseil, vous resteriez ici avec nous, qui sommes sans enfants. À notre mort, vous hériteriez de tout ce qui reste de nos biens.

Les enfants sont bien contents de cette invitation inattendue. Ils changent aussitôt d'idée et disent :

— Grand-père et grand-mère, oui, nous aurons bien soin de vous.

Le soir, ils se couchent. Le lendemain, ils se réveillent et sortent de bon matin,

pour découvrir le pays. La vieille femme fait leur lit, soulève l'oreiller de Ti-Pierre et gling, gling, gling ! en tombent cent écus d'or.

— Qu'est-ce que ça veut dire !

Elle n'en a jamais tant vu. À leur retour, elle leur demande :

— Avez-vous mis tous ces écus sous l'oreiller pour savoir si je suis voleuse — moi qui n'ai jamais volé un sou de ma vie ?

Comme ils ne comprennent rien à cette affaire, ils se disent :

— Demain matin, il faut bien voir si ça va se répéter.

Après leur réveil, il y a encore cent écus sous l'oreiller.

— Ah ! se dit Ti-Pierre, je n'y vois qu'une chose : c'est le cœur de l'oiseau rouge qui m'a fait ce don — la richesse !

Tous les matins, cent écus ! Ti-Pierre jubile :

— Cent écus d'or tous les matins. En voilà assez pour bien vivre, le reste de ma vie.

Le lendemain, les deux petits garçons vont en ville, y faire leur première visite, eux qui n'ont jamais rien vu de pareil. Ils font beaucoup d'achats, puis entrent à l'hôtel, pour la nuit.

Le lendemain matin, une servante, en faisant leur lit, soulève l'oreiller de Ti-

Pierre. Gling, gling, gling ! Cent écus d'or. Et court en bas pour le dire à son maître. L'hôtelier dit :

— Mes petits garçons, vous êtes donc bien riches !

Ti-Pierre répond :

— C'est pas grand chose : j'ai eu un don. Tous les matins, cent écus ! Gardez-les, c'est pour vous payer.

L'hôtelier n'en revient pas, lui qui aime tant l'argent sonnante. Pourtant, il est gros propriétaire, il est riche comme pas un, dans le canton. Une idée lui vient. Il court chercher sa fille, une belle grosse fille rougeaude, qui n'a pas quinze ans. Ti-Pierre, qui n'en a pas encore couru grand, en est tout de suite entiché. À midi juste, il la demande en mariage et l'affaire est vite bâclée. Le même jour, c'est le fricot, le soir, c'est la noce.

Voilà Ti-Jean tout seul, pas mal embêté. Avant son départ, le lendemain matin, il demande à son frère de lui acheter un cheval dans l'écurie. L'hôtelier lui demande :

— Qu'as-tu besoin d'un cheval, un petit gars comme toi ?

— Je veux faire le tour de la grosse montagne. Si je me fatigue, je monterai à cheval.

— Faire le tour de la montagne ? Ne

va pas là, que je te dis. Tous ceux qui y sont allés n'en sont jamais revenus.

— Qu'est-ce que ça me fait de n'en jamais revenir, moi qui dois marcher tant que la terre me portera !

Il part en tenant son cheval par la bride et il n'est pas sitôt arrivé au pied de la montagne qu'une vieille femme, à la porte de sa cabane, l'appelle :

— Mon Ti-Jean, viens donc voir ta grand-mère !

— Comment, vous êtes ma grand-mère, vous ?

— Oui, je te reconnais, Ti-Jean. Pourtant je ne t'ai jamais vu face à face.

— Ni moi non plus !

Elle appelle sa servante et lui dit :

— Prépare-lui une tisane. Elle lui fera du bien.

La servante donne une tisane chaude à Ti-Jean. Il la boit et tombe endormi sur le seuil de la porte. Pendant son sommeil, la vieille grand-mère, une sorcière, a les yeux fixés sur lui. Tout-à-coup, il vomit le cœur de l'oiseau bleu. Elle le saisit et l'avale sans tarder. Voilà comment Ti-Jean, en buvant la tisane, a perdu le don de l'oiseau bleu.

Quand il se réveille, tout attristé, tout abattu, il n'a plus de pensée que de reprendre sa route à cheval autour de la

montagne. Il rencontre un montagnard, le fusil à l'épaule.

— Bonjour, Ti-Jean !

— Comment, tu sais mon nom, toi ?

— Oui, je suis ton grand-père.

— Jamais je n'ai entendu parler de mon grand-père.

— Il est toujours temps de commencer. Tu es encore bien jeune. Dis-moi, où vas-tu de ce pas là ?

— Faire le tour de la montagne.

— Tu ne me le dis pas ! Mais la route est infestée de bêtes farouches. Tiens, change ton cheval pour mon fusil. Tu en auras besoin.

— Mon cheval vaut mieux qu'un vieux fusil comme ça, qui est tout rouillé.

— Tout rouillé tant que tu veux, c'est un fusil mortel. Il tue tout, cent lieues à la ronde.

Ti-Jean, qui a peur des bêtes féroces, change son cheval pour le vieux fusil. Il n'a pas fait dix pas que la fatigue le prend et il retourne chez sa grand-mère, y passer la nuit. La servante lui fait son lit et, pendant qu'il dort, la sorcière n'y va pas par quatre chemins; elle le métamorphose en lièvre et le jette à la porte. Pendant qu'il gambade à droite, à gauche, au soleil levant, un aigle au guet fond sur lui, le saisit dans ses serres pour le transporter à son

nid, dans la montagne. Il se met à crier de toutes ses forces.

— Grand-mère, où est mon fusil ?

L'aigle, effarouché, détend ses serres et le laisse tomber de cent pieds de hauteur. Il culbute tant bien que mal et, tête-bêche, touche à terre. Tout étourdi, il finit par se relever. Le voilà redevenu Ti-Jean.

Où se trouve-t-il ? Au milieu d'un jardin, sur un grand carré de salade pommée.

— Voilà qui fait mon affaire, moi qui suis affamé !

Il mange une feuille de salade fraîche. Cric croc ! Le voilà changé en poulain. Il se dit :

Me voilà encore une fois ensorcelé ! Tantôt j'étais lièvre, à cette heure, poulain. C'est bien le bout !

La fringale le prend et il part au galop, fait tout le tour du jardin. Arrivé à un pommier chargé de pommes dorées, il se cabre et, mettant la tête dans les branches, croque une pomme. Autre changement. Il devient homme cette fois, beau prince. Il pense :

— Il n'y a pas à dire, je suis tombé dans le jardin d'une fée. Profitons-en !

Il ramasse une brassée de salade et emplit ses poches de pommes dorées. Reprenant la route au pied de la montagne, il re-

tourne chez la sorcière et dépose la salade au bord du ruisseau qui coule à sa porte.

La servante, qui le reconnaît, s'écrie: — C'est encore Ti-Jean. Il est revenu.

— Oui, c'est moi. J'ai fait le tour de la montagne.

— Pas possible ! Personne n'en est jamais revenu.

La sorcière en sortant à la porte, lui demande:

— Qu'est-ce que tu as trouvé, dans la montagne ?

— Pas grand chose: un peu de salade. Je l'ai mise là, près du ruisseau. Elle est bien tendre.

La sorcière dit à sa servante d'aller lui en chercher. La servante, en lavant la salade, en mange une feuille, tant elle la trouve fraîche. La voilà changée en pouliche blanche, qui est prise de fringale. En galopant, elle prend le sentier de l'écurie et s'en va se réfugier dans la barrure du fond.

Comme elle tarde de revenir à la maison, Ti-Jean dit à la sorcière:

— La servante ne revient pas: elle va bien manger toute la salade.

— Faut donc y aller moi-même, dit la vieille femme.

Au bord du ruisseau, elle se met à laver une pomme de salade et, la trouvant appétissante, elle en mange une feuille. La voi-

là changée en vieille jument brune, la peau collée aux côtes, chancelant sur le sentier de l'écurie. Elle va se réfugier dans la barrière du bord.

Ti-Jean, sûr de son affaire, prend une gaule et s'en va en donner une bonne dégelée à la vieille bête, qui rue et rue, écume à la gueule et se met à vomir. Elle perd ainsi le cœur de l'oiseau bleu, qu'elle avait pris à Ti-Jean pendant qu'il dormait sur le seuil de sa porte.

Ti-Jean, sans perdre de temps, avale le cœur de l'oiseau et le voilà ressaisi de son don, le don de l'oiseau bleu.

Roi et maître à cent lieues à la ronde, il se dit :

— Il faut que j'aille inviter mon frère Ti-Pierre à mes noces.

Arrivé en ville, il frappe à la porte du grand hôtel et demande à voir son frère.

— Bonjour, Ti-Pierre !

— Bonjour, Ti-Jean ! Tiens, je te croyais parti pour marcher tant que la terre te portera.

— J'ai marché, mais je suis revenu. Je t'invite à mes noces, demain matin, au château qui est au pied de la Montagne Ronde.

— Tiens, tu te maries ?

— Bien sûr que je me marie, moi aussi. Il n'y a pas que toi ! Et ma femme sera cent fois plus belle que la tienne.

— Ti-Jean, prends bien garde de me faire marcher pour rien. Sinon, je suis riche, je peux bien te donner du fil à retordre !

Le lendemain matin, Ti-Pierre, dans un beau carosse arrive avec sa femme, la fille de l'hôtelier, au pied de la Montagne Ronde. Il s'arrête à la porte de la cabane, et Ti-Jean vient à sa rencontre. Tout déçu, Ti-Pierre dit :

— C'est ça que tu appelles ton château ?

— Oui, un château ! Ton hôtel n'est pas grand chose à côté.

— Mais, tu devais te marier, ce matin ! Où est ta prétendue ? Je ne la vois point.

— Ma prétendue, elle n'est pas bien loin, à l'écurie.

— Je t'ai dit, Ti-Jean de prendre bien garde de me faire marcher pour rien. Tu t'en repentiras !

— Attends donc, avant de faire le fanfaron !

Il l'amène avec lui à l'écurie et lui dit, en lui montrant la barrure du fond :

— Elle est là, ma prétendue.

— Tu ne me dis pas, Ti-Jean, que tu vas te marier à une pouliche blanche !

— Retourne à mon château. Je vais t'y rejoindre avant que tu aies le temps d'y bailler trois fois.

Ti-Jean prend une pomme dorée dans sa

poche et la donne à manger à la pouliche blanche.

La pouliche se transforme en belle princesse, toute souriante, dans des atours ravissants. Ti-Jean la prend par la main et la conduit à sa cabane qui, à leur approche, devient un beau château. Ti-Pierre a tout de suite avoué que son frère Ti-Jean ne l'a pas trompé. Loin de là ! Faut dire que le don de l'Oiseau Bleu est le bonheur au milieu de la beauté et de la splendeur. Il vaut encore mieux que celui de l'Oiseau Rouge, qui est le succès dans les affaires et la richesse.

Ils ont fait de grosses noces et dansé toute la nuit, comme dans le temps passé. J'y suis allé avec les autres et, à force de tourner et de sautiller, j'ai tout usé les semelles de mes bottes sauvages. Comme on s'amusait dans ce temps-là !



THOMAS-BON-CHASSEUR

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un vieux bûcheron, sa femme et leur enfant, le petit Thomas, au fond des bois. Le père meurt et sa vieille femme reste seule avec Thomas, qui se met à faire la chasse. Chasse du matin au soir.

Devenu assez grand, on le connaît sous

le nom de Thomas-bon-chasseur. Un bon jour, il dit à sa mère :

— Seul avec vous au milieu des bois, c'est difficile pour moi de gagner notre vie. Si vous voulez m'en croire, vous me laisseriez partir, pour tenter de faire fortune.

— Pars, mon garçon ! Va-t'en parmi le monde !

Il s'en va dans la forêt, marche, marche, arrive à un château, frappe à la porte, entre :

— Bonjour, sire mon roi ! Avez-vous besoin d'un jeune homme, d'un bon chasseur ? Je suis prêt à m'engager.

— Oui, bon chasseur, je t'engage.

Voilà Thomas-bon-chasseur au service du roi.

Un bon jour, le roi lui dit :

— Je me demande si tu es aussi bon chasseur que ton nom l'indique.

— Pour ca, répond Thomas, je ne puis rien vous promettre.

Le roi, le lendemain matin, prend la longue-vue, tourne son regard vers la forêt et lui demande :

— Thomas-bon-chasseur, aperçois-tu le gibier là-bas, dans le bois ?

Le jeune homme prend la longue-vue, regarde à droite, à gauche, regarde droit devant lui. Il ne voit rien, moins que rien. Jette

la lunette par terre et regarde de ses deux yeux.

— Oui, je vois le gibier qui fourmille.

— Va-t-en dans la forêt, le tuer !

— Pas la peine d'y aller, je puis le tuer d'ici.

Incrédule, le roi lui donne un fusil. Thomas l'épaule, vise, tire à bout portant, pan, pan ! Tue le gibier. Le roi regarde avec sa longue-vue. Plus rien ! C'est donc vrai, il ne reste plus de gibier en vie.

— Bon chasseur, tu portes bien ton nom, dit le roi, enchanté.

Le lendemain, le roi annonce à la reine :

— Ma vieille, le roi Trigaud, notre voisin, m'invite depuis longtemps à aller le voir. À présent que nous avons un si bon engagé, rien ne m'empêche de me rendre à son invitation. Thomas-bon-chasseur aura bien soin de toi, pendant mon absence. C'est un chasseur sans pareil.

Il fait seller son cheval noir, le meilleur de son écurie et, avec un sac d'argent à la ceinture, il part au galop. Il traverse la forêt noire et se rend chez le roi, son voisin.

À peine arrivé, le roi Trigaud le fait prisonnier, et lui annonce :

— Il paraît que, dans votre royaume, vous passez votre temps à la chasse. Je suis bien curieux de savoir si vous pouvez tuer le lion qui ravage ma forêt. Il a détruit tous

les chasseurs que j'ai envoyés à sa poursuite.

— Dans mon temps, répond le roi prisonnier, je n'aurais pas dit non. Mais à mon âge, je ne voudrais pas même l'essayer.

— Si vous refusez de faire la chasse au lion, demain de bon matin, vous pendrez la tête en bas, à la porte de mon château.

— Est-ce comme ça que vous traitez vos invités, surtout moi que vous invitez depuis longtemps ?

— Je vous ai donné ma parole : la chasse ou la pendaison !

— Puisque vous n'en démordez pas, je vous demande une grâce. Mon nouvel engagé Thomas-bon-chasseur est un chasseur sans pareil. Si je le lui demande, il ne refusera pas de faire la chasse à votre lion à ma place, et pan ! il tuera votre lion du premier coup de fusil.

Le roi Trigaud répond :

— Vous le vantez. Mais je vous donne une chance. Faites-le venir, et nous verrons.

On envoie un messenger à la reine, au delà de la forêt noire :

— Envoie Thomas-bon-chasseur au plus vite. Qu'il m'apporte un sac d'or et un sac d'argent. Il y va de la vie ou de la mort.

Thomas-bon-chasseur prend un sac d'or et un sac d'argent, selle le meilleur cheval

de l'écurie, un cheval roux, le monte et file comme le vent. Dans la forêt, qui rencontre-t-il ? Un vieillard sur une petite jument blanche.

— Bonjour, bonjour, Thomas-bon-chasseur !

— Comment se fait-il que vous savez mon nom ?

— Je connais le nom de tout le monde. Ne changerais-tu pas de cheval avec moi ? Tu aurais à y gagner.

— Pas moyen de changer de cheval avec vous ; j'ai encore pas mal loin à aller. Avec une rosse comme la vôtre, je ne pourrais pas même sortir de la forêt noire.

— Tu peux parler d'une rosse ! Avec le tien tu périras avant d'arriver au château du roi Trigaud.

— Qui vous a dit que je me rendais au château du roi Trigaud ?

— Pas besoin qu'on me le dise. Je sais tout.

Passant tout droit sans trop prêter l'oreille, Thomas-bon-chasseur se met à penser :

— Si c'était vrai que sa jument blanche est meilleure que mon cheval roux, pourquoi ne pas changer avec lui ? Autrement, je pourrais bien, comme il le dit, mourir dans le bois avec le mien.

— Eh, bon vieux, crie-t-il ! je suis prêt à changer avec toi.

Ils reviennent sur leurs pas et changent de bêtes, change pour change.

Thomas-bon-chasseur est bien curieux de savoir s'il a perdu au troc. Pique sa jument blanche. Elle fait un soubresaut et part au grand galop. Elle dépasse le vent. Il pique encore, parce qu'il a faim. Depuis deux jours, il n'a pas mangé une bouchée et il a hâte de se rendre.

— Eh, ho donc, Thomas-bon-chasseur, dit la petite jument, en se retournant la tête pour le regarder. Tu me mènes trop vite !

— Comment, tu parles, toi ?

— Je suis bien forcée de parler. Tu me mènes au delà de mes forces.

— Je crève de faim. Il me faut bien arriver.

— Tu as faim ? S'il n'y a que ça, fallait donc me le dire. Arrêtons et gratte ma patte gauche. Tu y trouveras, comme dans une armoire, du pain à manger et du vin à boire.

Thomas met pied à terre, gratte la patte gauche de sa jument et il en tombe de quoi boire et manger à son appétit, rien de plus beau. La jument lui demande :

— Sais-tu à qui tu vas avoir affaire, chez le roi où tu te rends ?

— Non, je n'en sais rien.

— C'est pour le délivrer que ton roi t'a fait demander. Il est prisonnier du roi Trigaud, qui l'a fait renfermer.

— Comment le délivrer, moi qui n'ai jamais vu de prison, ni de prisonnier ?

— Ecoute-moi bien et si tu fais ce que je te recommande, tout sera pour le mieux.

— J'écoute, prends-en ma parole !

— Quand tu arriveras au château du roi Trigaud, un valet apportera du foin et de l'avoine pour me soigner. Renvoie-le en disant : — Pas besoin de foin ni d'avoine pour ma jument. Elle mange du pain et boit du vin, comme moi. Au château, le roi Trigaud te fera une belle façon. Il te mènera à droite, à gauche, te fera visiter le château, les écuries, les jardins. Puis il te dira :

— J'entends dire que vous êtes bon chasseur. Si votre nom dit vrai, faites la chasse à mon lion. Réponds-lui : Ma condition, c'est que je commence par un repos de trois jours.

Tout se passe comme la jument l'a prédit. Après trois jours de repos, Thomas-bon-chasseur, inquiet, consulte sa jument blanche, qui le rassure :

— Tu n'as qu'à suivre mes conseils et tout ira bien. Demain matin, nous serons prêts, toi et moi, à faire la chasse au lion. Avant notre départ, le roi Trigaud t'offrira un sabre, un des trois sabres suspendus au pied de l'escalier. Ne prends pas le neuf, qui brille. Faut pas se fier aux appa-

rences. Prends le vieux, qui est rouillé et ébréché. Il fera ton affaire.

Le lendemain matin, Thomas-bon-chasseur se présente. Monté sur sa jument blanche, il est prêt à partir pour la chasse. Trigaud lui présente trois sabres et pousse le neuf en avant. Mais Thomas, sans hésiter, saisit le plus vieux. Le roi va ouvrir la barrière du pré au loin.

— Sire le roi, crie Thomas-bon-chasseur, inutile d'ouvrir la barrière. Si ma jument ne peut pas sauter par dessus, autant vaut ne pas s'aventurer à la chasse.

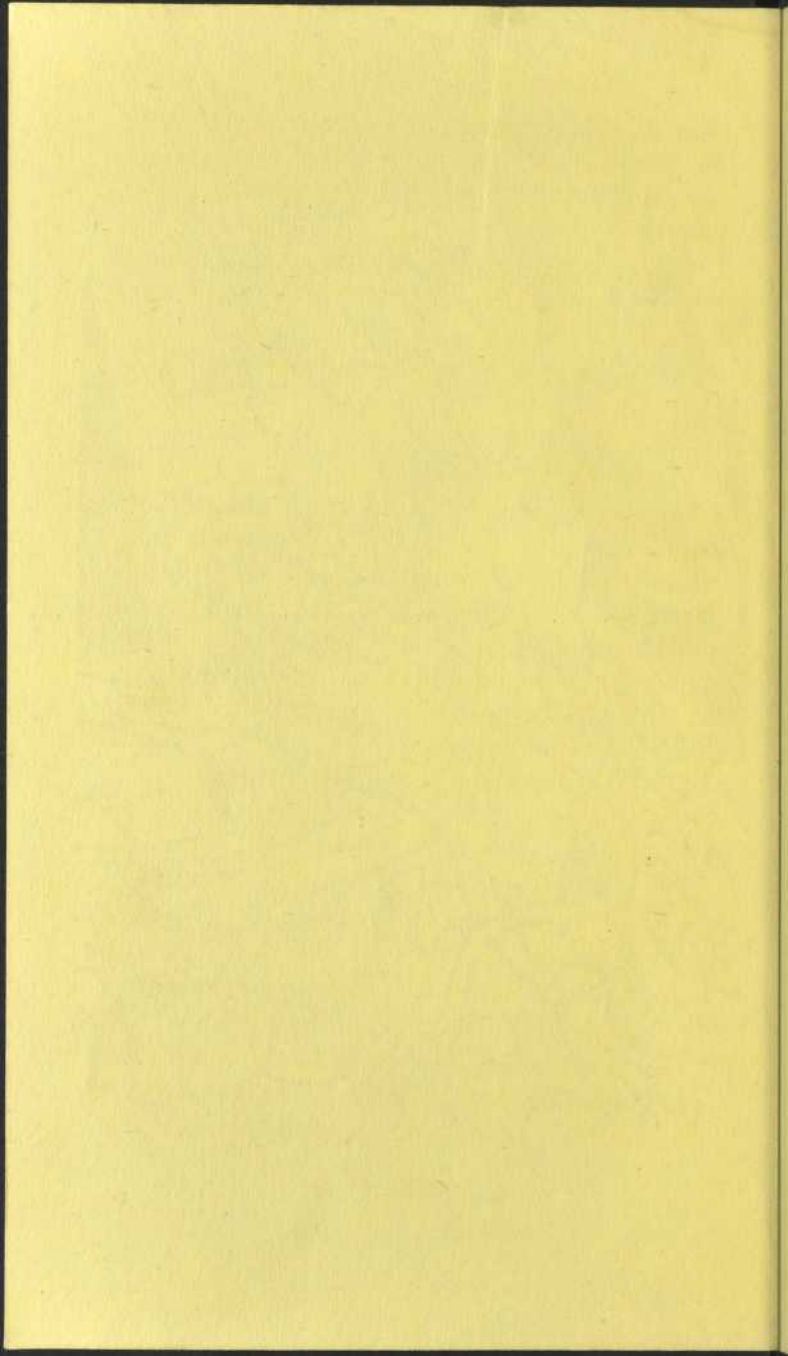
D'un petit saut, la jument bondit dans le pré aux bêtes féroces et fait trois pétarades, que la poussière monte à mille pieds en l'air. Le lion qui attend une nouvelle proie en est tout ébouriffé. La peur le prend et il part à l'épouvante, saute la barrière, gagne la rivière et la franchit d'un bond.

À sa poursuite, Thomas-bon-chasseur pique sa petite jument, qui saute la barrière deux fois plus haut que le Lion, le rejoint à la rivière et saute par-dessus. De son vieux sabre Thomas-bon-chasseur tranche la tête du lion au passage, et la tête tombe plic ploc à la rivière.

De l'autre bord, le petite jument s'arrête et dit :

— Sauter la rivière deux fois coup sur coup me forcerait le corps. Pour retourner





chez le roi Trigaud, mieux vaut prendre le chemin du roi que voilà. Un peu plus bas, un pont la traverse. Ça fera mieux notre affaire.

— J'y consens, répond Thomas, qui, chemin faisant, est bien content de reprendre haleine.

— Mais, par exemple, ne folâtre pas le long de la route. Tu pourrais bien t'en repentir.

Tous deux ils avancent sur le chemin du roi, quand Thomas aperçoit, au milieu de la route, quelque chose qui reluit, tout doré, rien de plus beau: C'est une chevelure de jeune femme. Incapable de résister, Thomas oublie la recommandation de sa jument, saute par terre, ramasse la chevelure dorée, la cache dans sa chemise et repart au trot.

En route il pense:

— Si j'avais la princesse à qui appartient cette chevelure, je serais l'homme le plus heureux du monde.

Passé le pont et arrivé au château, Thomas met sa jument à l'écurie, la soigne au pain et au vin, et rentre au château. Là, vous n'en doutez pas, il est respecté comme roi et maître, parce qu'il a tué le Lion.

A sa chambre, le soir, il se met à jongler. Plusieurs jours et autant de nuits, il reste là, enfermé, sans boire ni manger. Les ser-

vantes frappent à la porte, entrent lui parler :

— Qu'avez-vous, seigneur et maître ? Si quelque chose vous manque, dites-nous-le ! Nous sommes ici à votre service.

Pas de réponse. Il reste la tête entre les mains. La plus jeune des servantes, qui avait les yeux plus clairs que les autres, regarde par le trou de la serrure et aperçoit une belle chevelure en or qui illumine toute la chambre. Elle descend aussitôt les marches quatre par quatre et court dire au roi son maître :

— Dans sa chambre, il y a un astre qui brille de bord en bord. Le roi lui dit :

— Va dire à Bon-chasseur que, parole de roi, je veux le voir ici sans plus attendre.

Thomas descend et se présente au roi qui lui dit à brûle-pourpoint :

— Il paraît que, dans ta chambre, un astre brille; il te garde jour et nuit à jongler.

Bon-chasseur cherche à lui cacher la vérité, mais il n'a jamais menti. Il est donc forcé d'aller chercher la chevelure enchantée et de la montrer au roi.

— Ah ! s'écrie Trigaud, il y a bien de quoi. À présent que la chasse au Lion est finie, parole de roi, je te commande d'aller chercher la princesse à qui appartient la chevelure d'or. Si tu ne peux pas

la retrouver, tu seras pendu la tête en bas, à la porte de mon château.

Tout abasourdi, Thomas s'en va soigner sa jument blanche, qu'il a oubliée depuis son retour au château. Après l'avoir nourrie il lui raconte en pleurant la nouvelle qu'il lui faut trouver la chevelure-dorée.

— Aussi, dit la jument, qu'est-ce que je t'avais bien recommandé ? Il ne fallait pas folâtrer le long de la route. En folâtrant, tu t'exposais aux traverses. Mais tout d'abord, va dire au roi que, dès demain, tu iras chercher la princesse aux cheveux d'or, qui est gardée par sept géants, au château par delà la rivière.

Thomas-bon-chasseur part à cheval, le lendemain matin, et file tout droit chez les géants. À côté du château, il y a un beau rond pour la course des chevaux. La petite jument arrête en frémissant et dit à son maître :

— Offre aux géants de me vendre à eux pour promener leur prisonnière sur le rond. Elle en a besoin pour sa santé. Mais pour faire la course à mon dos, il faut l'attacher à moi avec le ruban que tu vas trouver dans mon oreille gauche.

Thomas, le ruban dans sa poche, frappe à la porte et dit à l'aîné des géants, qui vient lui ouvrir :

— J'ai une jument à vendre. Elle ferait

bien votre affaire, pour promener la princesse autour du rond. Sa santé en profiterait.

Le géant est prêt à accepter, mais il veut tout d'abord lui-même essayer la jument blanche. Aussitôt il pose le pied dans l'étrier.

— Ah non, par exemple, dit Thomas-bon-chasseur. Cette jument est dressée seulement pour les princesses.

Le géant se met à bougonner et, pour l'amadouer, Thomas lui laisse entendre que, lorsque la jument aura fini trois tours avec la princesse il pourra lui-même faire un tour, si elle y consent.

L'offre est avantageuse. Le géant consulte donc ses frères et appelle la princesse aux Cheveux-d'Or, qui est leur prisonnière. Elle accourt aussitôt, toute joyeuse, et Thomas la trouve si belle qu'il vient prêt d'en tomber sur le dos. Mais il est trop futé pour en laisser rien voir. Il la soulève, l'assied sur le dos de la jument, puis enroule autour de ses jambes le ruban qui doit prévenir toute chute. Et Thomas lance son commandement :

— Ma jument blanche, montre-leur que la vitesse, ça te connaît !

Elle part comme un trait, fait le tour du rond sans toucher la piste, et revient atter-

rir doucement avec son fardeau, qui lui est léger comme une plume.

La princesse rit aux éclats. Les géants en font autant; ils s'en tiennent les côtés, tant ils trouvent ça drôle. Leur aîné dit: Tourner vite comme ça nous désennuiera.

Il veut tout de suite monter à cheval, mais Thomas lui rappelle la condition:

— Attendez que la Chevelure-d'Or ait complété deux autres tours! Après, la jument vous appartiendra.

Pour le deuxième tour, Thomas monte derrière la princesse, et revient saluer les géants sans mettre pied à terre. De joie ils s'en claquent les mains.

Dépêche-toi d'en finir! lui crient-ils au passage.

Mais au lieu de revenir, cette fois la jument bondit cent pieds en l'air, saute par-dessus le haut mur de pierre et galope dans les airs, sur la forêt. Les géants se regardent, surpris, embêtés. Puis, en colère, se ferment les poings et grincent des dents. L'un d'eux va chercher les bottes de sept lieues au pas, les enfile et se précipite à la poursuite des fuyards.

La jument blanche dit à Thomas-bon-chasseur:

— Regarde en arrière. Si un nuage approche, avertis-moi!

L'instant d'après, Thomas dit:

— Voilà un nuage noir. C'est effrayant !

La jument retourne la tête, avec une écaille entre les dents. Thomas prend l'écaille et la jument, filant toujours, dit :

— Jette l'écaille par-dessus ton épaule gauche, derrière toi.

Il jette l'écaille, qui se change en montagne d'écailles. Voilà le géant bien empêtré, dans les écailles. Mais avec des bottes de sept lieues, on vient à bout de tout, à la fin.

Comme un deuxième nuage approche, Thomas en avertit la jument. Cette fois, elle lui donne une étrille. Il la jette en arrière, et voilà l'étrille tournée en montagne d'étrilles. Le géant encore une fois s'y emmêle, des pieds à la tête. Il jure et il tempête, puis, à la fin vient à bout de surmonter l'obstacle.

La troisième fois que le nuage noir approche, la jument donne une lame de rasoir à Thomas, qui la lance derrière lui.

Le géant y détruit ses bottes de sept lieues; elles s'y tranchent en morceaux et il se met les pieds tout en sang. Forcé de s'arrêter, furieux, il renonce à la poursuite, à sa courte honte.

Arrivé au château, Thomas-bon-chasseur montre la belle Chevelure-d'Or au roi qui reconnaît la chevelure de sa fille et, ravi de la trouver si belle, il lui demande

de la lui donner en mariage dès le lendemain matin.

— Non, dit le roi, tu n'épouseras ma fille que si tu retournes au château des géants, y chercher son livre aux lettres d'or, qu'elle a oublié dans sa chambre.

— Sire mon roi, vous savez bien que ce que vous me demandez là est impossible.

— Impossible ou non, ma deuxième parole est donnée. Si tu ne me rapportes pas le livre, demain matin tu seras pendu la tête en bas, à la porte de mon château.

Pleurant de désespoir, Thomas s'en va raconter ses peines à sa petite jument :

— Pauvre Thomas, dit-elle, je t'avais bien averti de ne pas folâtrer le long de la route. Te voilà bien mal pris.

— Que feras-tu, toi ma jument, après que je serai pendu ?

— Tu veux en savoir trop long. Avant de rien faire, il nous faut nous reposer. Va dire au roi qu'il ne s'attende à rien aujourd'hui, mais que demain, nous irons chercher le livre. Il y tient autant qu'à la vie.

Le roi consent, et le surlendemain, Thomas-bon-chasseur part à cheval, pour se rendre au château des géants. En route, la jument lui dit :

— Déguise-toi en vieux pêcheur, tout en guenilles. Rends-toi au ruisseau qui coule à côté du château des géants. Là, avec un

vieux panier de jonc, tu pêcheras et le panier sortira de l'eau rempli de truites saumonées. Porte ton panier aux géants qui sont à l'abattoir; ils font justement boucherie. Demande-leur d'échanger du poisson pour du bœuf. Ils ne manqueront pas d'accepter ton offre; ils aiment le poisson frais. Pendant qu'ils sont si occupés, tu rentreras au château et tu ne manqueras pas de trouver le livre aux lettres d'or. Moi, je t'attendrai à la barrière.

Habillé en vieux pêcheur, le panier rempli de truites fraîches, Thomas-bon-Chasseur se présente tout trempé, tout tremblant, à la porte de l'abattoir. Il fait un froid d'automne. Les géants, qui le voient grelotter ont pitié de lui, ils lui disent :

— Pauvre vieux, tu as donc bien froid. Tu as tombé à l'eau. Ça va être ton coup de mort. Entre donc à la maison, faire sécher tes guenilles, te chauffer, à la cheminée.

Ne demandant pas mieux, il entre, pendant que les géants besognent. Regarde partout, fouille à droite, à gauche. Grimpe l'escalier, entre dans la chambre de la princesse, aperçoit le livre merveilleux au chevet de son lit, le saisit et le cache dans sa chemise. Puis il sort vite, retourne à la boucherie où il a laissé son panier. Il dit

aux géants, qui sont trop occupés pour faire attention à lui :

— Voulez-vous échanger mon poisson pour un morceau de bœuf frais ? Mes enfants à la maison pleurent. Ils n'ont que moi pour avoir soin d'eux. Il leur faut du bouillon.

Sans regarder, un géant jette un morceau de bœuf dans son panier, d'où le poisson se répand sur le plancher.

— Ah ! la belle truite, dit un géant. Nous la mangerons à la croque-au-sel.

Thomas reprend son panier et, sans plus dire, s'achemine vers la barrière. Là, il saute sur sa jument et, à grand train, file dans la forêt, le livre aux lettres d'or sous son bras.

Ce soir-là, les géants s'aperçoivent que le livre est parti. Mais il est bien trop tard pour se mettre à la poursuite. Ils s'en rongent les poings de rage. Mais rien à faire !

— Ah ! disent-ils, c'est la dernière fois que ce petit ver de terre nous joue un tour.

Au château du roi, Thomas-bon-Chasseur est fier de remettre son trophée au roi. Sûr de son affaire, il demande :

— Cette fois, sire mon roi, j'ai bien mérité la princesse.

— Non, pas encore ! Un roi a trois paroles, tu dois le savoir. La troisième chose

qu'il te faut me rapporter, c'est de l'eau de Jouvence. Elle est gardée par la Licorne, à la rivière aux Sept-Fourches.

Thomas en pleurant va trouver sa jument à l'écurie. Il lui explique la cause de son nouveau chagrin et sa bête le reconsole :

— Ne te décourage pas ! Tu n'as pas trop mal réussi jusqu'ici. Si tu suis mes conseils à la lettre, tu rapporteras peut-être de l'eau de Jouvence, deux bouteilles au lieu d'une, une pour le roi, qui en a bien besoin — il se fait caduc ; et une pour la princesse.

Le lendemain matin, Thomas part à cheval et file à l'épouvante, sans savoir où. Mais sa jument, qui en sait pour deux, le conduit à la rivière aux Sept-Fourches, que traverse le gros pont vitreux.

— Attends ici jusqu'à midi. A midi, tous les jours, les bêtes féroces des Sept-Fourches s'endorment, la Licorne comme les autres.

À midi juste, Thomas-bon-Chasseur traverse le pont sur sa jument blanche. Au bout du pont les monstres de toutes sortes sont endormis de tous côtés. Droit au centre, la Licorne blanche, sa corne d'ivoire luisant au soleil, est assoupie au bord d'une claire fontaine.

— C'est là la source qu'elle garde, la

seule au monde. Remplis tes deux bouteilles de l'eau qui redonne la jeunesse et qui protège contre la mort.

Thomas ne se le fait pas répéter deux fois. Le temps presse. Il remplit ses bouteilles jusqu'au goulot, les bouche, remonte à cheval. Mais avant de partir, il tourne la tête vers le château de la Licorne. La porte en est ouverte toute grande et une belle princesse lui sourit. Un moment il hésite, ne sait que faire. Une autre princesse à délivrer ! pense-t-il, lui qui est toujours galant. Mais le conseil de sa jument lui revient à l'idée ! il ne faut pas folâtrer en route. Il donne donc du talon dans les flancs de sa bête et vite, s'engage sur le gros pont vitreux. Au milieu du pont, un rugissement affreux retentit. Réveillés, les monstres se précipitent à sa poursuite.

— Prends une pincée de cire dans mon oreille gauche; fais-en une boulette, entre tes doigts, et jette-la par terre derrière toi.

Sitôt dit, sitôt fait. La boulette de cire, en touchant le palier vitreux, éclate comme un coup de tonnerre. Le pont est réduit en poudre et Thomas-bon-Chasseur n'a pas besoin de trop se hâter pour arriver au château du roi, ses deux bouteilles d'eau, une sous chaque bras. Fier de lui il dit au roi :

— Sire mon roi, pour le sûr, cette fois, que j'aurai la belle aux Cheveux-d'Or !

— Mon petit jeune homme, tu as l'air au-dessus de tes affaires. Apprends que je ne suis pas un roi comme un autre, mais un grand savant. Moi, j'ai quatre paroles, au lieu de trois. Mais cette fois, ce sera la dernière.

Inquiet, Thomas-bon-Chasseur se retourne vers sa petite jument, qui n'a pas l'air en peine. Il reprend confiance et dit :

— Au plus vite, la quatrième parole !

Le roi le prend au mot et fait dresser un grand bûcher sur la place royale. Puis il raconte à qui veut bien l'entendre :

— Il est écrit, dans mon livre aux lettres d'or, que le plomb et l'étain ne se soudent pas ensemble. Ce soir, j'en ferai l'essai.

Il remplit un grand chaudron de mitraille de plomb et d'étain et le fait suspendre sur un bûcher. Lui-même met le feu au bois sec, et recule en se frottant les mains. Derrière son dos, sans qu'il en ait connaissance, Thomas-bon-chasseur remet une des deux bouteilles d'eau merveilleuse à la princesse qui est venue à sa rencontre. Il lui dit à l'oreille de bien s'en baigner, sans en laisser perdre une goutte. Elle se hâte de monter à sa chambre, pendant que lui, de son côté, se cache dans un tas de branches et se frotte les membres dans l'eau claire de

l'autre bouteille jusqu'à la dernière goutte. Puis il revient tout rafraîchi se présenter au roi.

Le brasier pétille et le monde, tout autour du roi, regarde les gros bouillons crever dans le chaudron. Le roi dit :

— Pour faire fondre l'étain et le plomb, pour qu'ils se mêlent bien ensemble, il faut y ajouter la graisse d'un condamné à mort. Je condamne à mort Thomas-bon-Chasseur, qui a eu l'audace de prétendre à ma Chevelure-d'Or.

Il pousse le condamné dans le chaudron, pour qu'il y fonde et qu'il n'en soit plus parlé. La princesse accourt en pleurant, elle qui aimait déjà Thomas-bon-Chasseur. Aussitôt elle se jette dans le chaudron, au grand désespoir de son père qui lui tend la main pour la retirer. Mais elle le repousse avant de disparaître, elle aussi s'enfonçant dans le métal bouillant.

L'instant d'après, deux beaux canards, le mâle noir et la femelle blanche, émergent comme dans une claire fontaine, et se mettent à nager parmi les gros bouillons à la surface du plomb et de l'étain fondus. Plusieurs fois, ils font le tour du chaudron en se becquetant l'un l'autre. Ils avaient l'air de s'aimer, de se faire la cour. Voilà à quoi leur avait servi l'eau de Jouvence, dont ils s'étaient lavés.

Les deux canards, après avoir pris leurs ébats, déploient leurs ailes et sautent hors du chaudron, droit devant le roi tout confondu. Ils se sont aussitôt changés en prince et en princesse, se tenant par la main. Ils lui ont demandé permission de se marier sans plus tarder. Le vieux roi a une syncope et tombe à la renverse. Thomas-bon-Chasseur et la princesse, sans rancune, l'ont aidé à se relever. Mais son règne est fini, faute d'une troisième bouteille d'eau de Jouvence pour lui. Et personne ne le plaindra, ni vous ni moi.

On prépare un grand mariage, qui doit avoir lieu dans trois jours. Thomas-bon-Chasseur, lui, passe son temps à s'amuser avec la Chevelure-d'Or, oubliant pendant ce temps de soigner la jument blanche dans l'écurie.

Le troisième jour, avant les noces, elle revient tout-à-coup à sa pensée et il court lui donner, à manger et à boire. Que trouve-t-il ? Sa bête couchée sur le flanc, mourante.

— Ma petite jument, tu m'en veux de t'avoir oubliée ?

— Ah ! c'est la première fois que tu m'es infidèle. Pourtant, je comptais sur toi !

— Tiens, voici du pain pour ta faim, du vin pour ta soif.

— Ce n'est plus le pain, ni le vin qui me sauveront la vie. Prends le sabre ébréché avec quoi tu as tranché la tête du Lion au pré du roi Trigaud. Il est là accroché derrière la porte. Coupe-moi le cou d'un seul tour de bras. C'est tout ce que je te demande.

— Ah non ! jamais je n'aurai le cœur de te tuer, toi qui plus d'une fois m'as sauvé la vie.

— Thomas-bon-Chasseur, tu ne comprends donc pas. Écoute-moi ! Fais ce que je te demande.

Thomas décroche le sabre tout rouillé et, détournant la tête de pitié, tranche d'un seul tour de bras la tête de la jument mourante et il part sans regarder derrière lui.

Rendu au pas de la porte, il entend une femme rire derrière lui. Curieux, il tourne la tête. Que voit-il ?

Une jeune princesse en longue robe blanche, les yeux clairs, les cheveux noirs, toute souriante. Elle est plus belle encore que la Chevelure-d'Or. C'est la petite jument que le coup de sabre a ramenée à elle-même, après avoir été métamorphosée, au service d'abord du vieillard dans la forêt noire, ensuite de Thomas-bon-Chasseur lui-même.

— Que faire ? se demande Thomas, tout émerveillé, mais incertain, lui qui est sur le

point d'épouser la Chevelure-d'Or, à qui il ne doit rien. Sa chevelure dorée qu'il a ramassée imprudemment sur la route, ne lui a causé que des traverses. Ici planté entre les deux princesses, les poings sur les hanches, il les regarde l'une après l'autre et se dit :

— Je suis bien en peine ! J'en passerai une à qui la voudra. Tiens, vous, le vieux garçon dans le coin, là, la prenez-vous ? Pour une chevelure d'or, elle n'est pas battue !

Si le roi avait eu cinq paroles au lieu de quatre, à qui se serait-il adressé pour avoir du secours ? A la Chevelure-d'Or ou à la blanche princesse aux cheveux noirs, pour lui sauver une dernière fois la vie ?

Pas besoin d'en dire davantage !

Aussi vous savez quelle des deux Thomas-bon-Chasseur a épousée. A la mort du vieux roi, qui n'a pas tardé, sa couronne a passé à Thomas, bon chasseur ou non, qui l'avait bien méritée.

Dans ce temps-là, j'étais jeune et beau garçon ; j'aimais les filles. On m'a offert la belle Chevelure-d'Or, qui vivait encore à la cour, en femme d'honneur. Mais je n'en ai pas voulu ; une fille d'habitant était plus de mon goût. Il paraît que cette princesse, qui était de trop, s'est mariée à un avocat,

dans les Cantons de l'Est. Si vous voulez en savoir le court et le long, vous n'avez qu'à vous renseigner.

SOURCES

Ces trois contes populaires ont été adaptés de textes déjà publiés littéralement, dans *The Journal of American Folklore*, sous le titre de « Contes populaires canadiens — Deuxième série, par C.-Marius Barbeau », en date de janvier-mars 1917.

Ils avaient été recueillis, en 1915, comme suit:

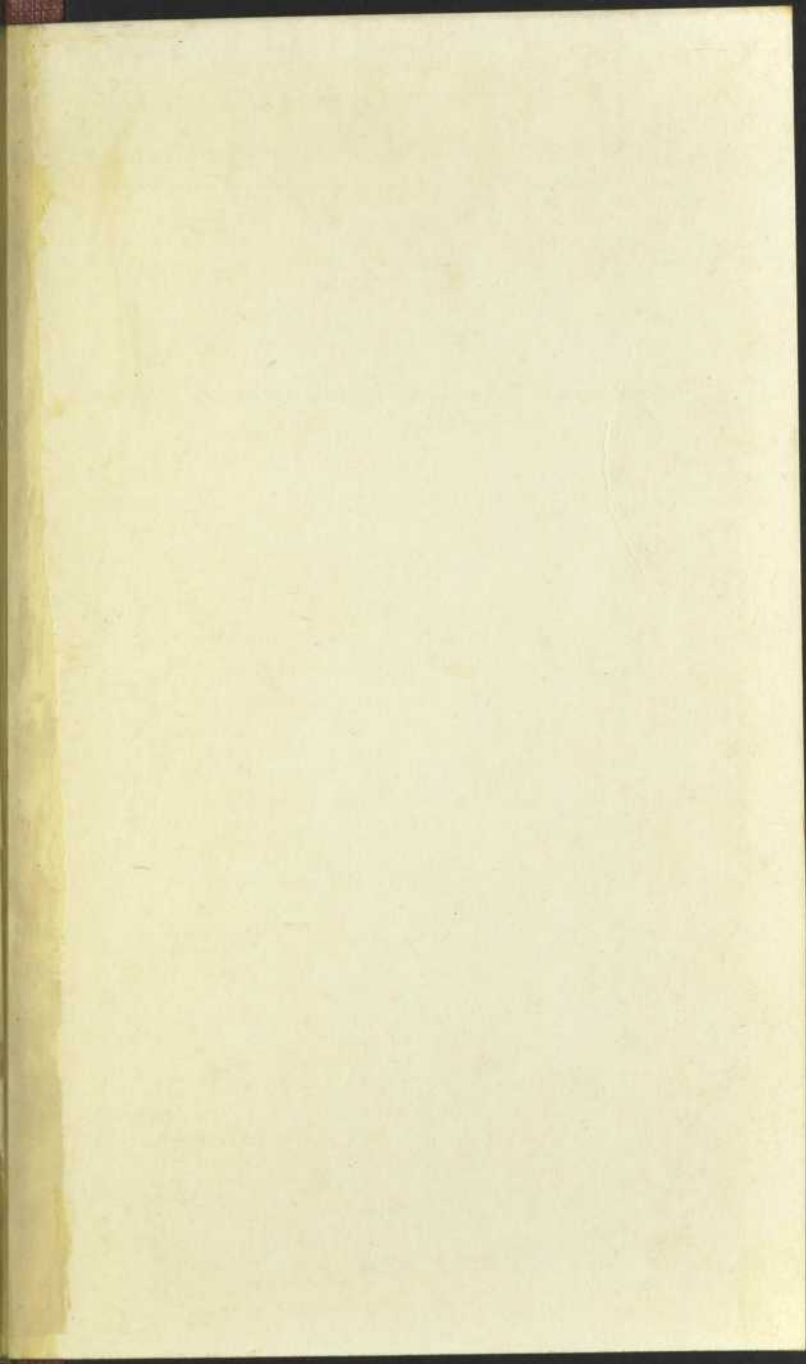
« La bague de vertu » ou « Le coq et les rats », de Narcisse Thiboutot, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière (Kamouraska);

« Salade et pommes d'or », du conteur Achille Fournier, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière; et

« Thomas-bon-chasseur », de G.-Séraphin Pelletier, du même endroit; il l'avait appris d'un Canadien, dans les chantiers du Wisconsin.

*Achevé d'imprimer à Montréal (Canada)
le dix août mil neuf cent cinquante
sur les presses de Thérien Frères Limitée*





Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

- 1ère Série : LE PHÉNIX DORÉ
- 2ème Série : LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES
suivi de :
LA BELLE JARRETIÈRE VERTE
- 3ème Série : LA PRINCESSE DU TOMBOSO
suivi de :
TARABON
LE DRAGON DE FEU
- 4ème Série : L'EAU QUI RAJEUNIT
suivi de :
LES CHEVEUX D'OR
- 5ème Série : LA FONTAINE DE PARIS
suivi de :
POISVERT JOUE DES TOURS
MONSIEUR MICHEL MORIN
LE BONHOMME OUI-OUI
LE BÂTON D'OR
L'OEUF DE JUMENT
LE P'TIT P'TIT MARI
JEAN BARIBEAU
- 6ème Série : LA BAGUE DE VERTU
suivi de :
SALADE ET POMMES D'OR
THOMAS-BON-CHASSEUR

Plusieurs autres séries en préparation

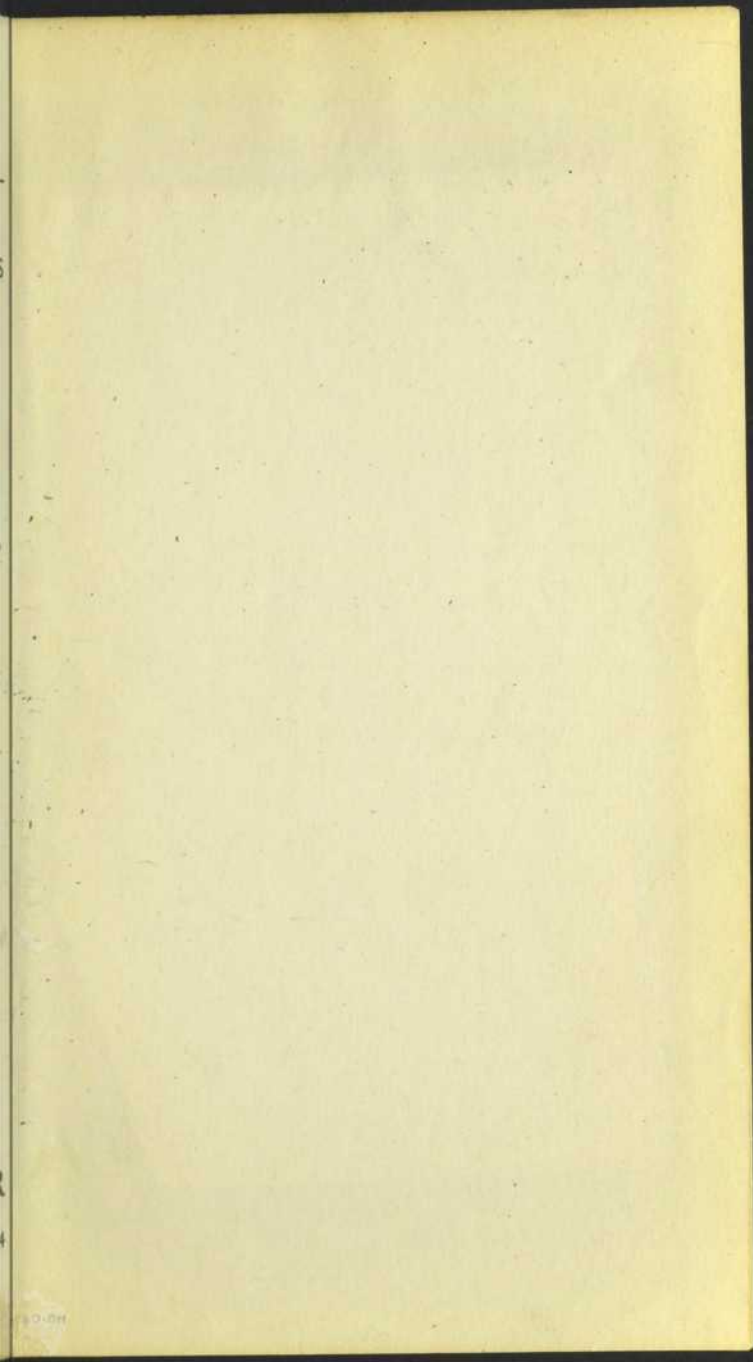
LES ÉDITIONS CHANTECLER

Ltée

8125, ST-LAURENT

MONTRÉAL-14

DUpont * 5781



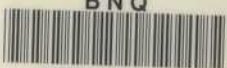
398.A

B

275700

v.6

BNQ



000 435 486

